

La poésie en Tarentaise au XIXe siècle

par Lucienne Guillerme

Pourquoi s'intéresser à la poésie en Tarentaise au XIXe siècle ?

Le romantisme avait déclenché de nombreuses vocations poétiques en Savoie ; si le grand poète, pendant la Restauration, était Jean-Pierre Veyrat, trois poètes tarins étaient alors connus. Louis Terraux, dans son histoire de la littérature savoyarde, cite ces poètes, mais il ne connaît pas les poètes tarins après 1860. Nous lirons pourtant leurs poèmes car ils nous parlent de la Tarentaise au XIXe siècle.

Trois poètes tarins avant le rattachement de la Savoie à la France

Louis Terraux mentionne **2 auteurs** qui ont marqué l'histoire littéraire de la Tarentaise : ils avaient « l'ambition de créer **une grande œuvre officielle et patriotique** à la gloire des Etats savoyards et de la Monarchie » ; il faut ajouter que le thème avait été proposé par l'Académie de Savoie pour son concours de poésie en 1838 ; il fallait exalter la dynastie, le terroir, la patrie. Le 1^{er} prix a été attribué à Antoine Jacquemoud et le 2^e à Jean-Baptiste Trésal. Le jury n'a pas voulu privilégier Jacquemoud mais Trésal n'a eu que le 2^e prix car il avait déjà été primé 2 fois lors des concours précédents ; il a été élu alors membre effectif de l'Académie de Savoie.

La grande œuvre de ces 2 poètes est une épopée dont le sujet est identique, **Amédée VI**, personnage populaire de la dynastie de Savoie ; il était connu pour ses interventions au Moyen-Orient en faveur de la Grèce face à l'Islam.

L'*Amédéide* de **Trésal** a été éditée chez Blanc à Albertville en 1843 ; le **Comte Vert** de **Jacquemoud** a été publié à Paris en 1844.

L'œuvre de **Trésal** en 5 chants vaut surtout par ses **qualités classiques de forme et de fond** ; le style en est très correct et clair ; c'est le type du style descriptif classique, un peu scolaire.

Voici comment l'auteur présente son argument :

« Mais Byzance à son tour entend gronder l'orage ...

Le Bosphore est franchi ; le cruel Soliman

Force et livre Andrinople au glaive musulman

Qu'attend donc le César dans sa cour engourdie ? ... *le César : empereur d'Orient*

Ah ! ce n'est pas ainsi qu'un peuple belliqueux

Sous les drapeaux d'Amé, va traiter avec eux *Amé : Amédée VI*

Avec un noble orgueil, Muse, ouvrons nos annales,

...

Byzance en frémissant poussant un cri de terreur :

Elle voit s'approcher le dénoûment tragique ;
La trompette a troublé son sommeil léthargique
Pressé de toutes parts, l'empire dissident
Invoque le concours des princes d'Occident

...

Tendre mère oubliant les erreurs d'un long schisme, (*schisme de l'église orthodoxe*)
Tu veux sauver tes fils du joug de l'islamisme !...
Cette cause est la vôtre : illustres combattants,
Conjurez la tempête ; il en est encore temps ».

L'œuvre de **Jacquemoud** (*Le comte Vert de Savoie, poème héroïque*) a suscité une analyse détaillée dans l'Histoire de la littérature ; la préface se lit avec plaisir ; elle explique que l'auteur écrit pour des raisons patriotiques, une épopée, l'histoire du comte Vert promu au rang d'Ulysse ou d'Enée ; il a l'« orgueil du nom savoisien », et précise qu'« une impulsion plus patriotique doit être donnée dorénavant aux travaux et aux sympathies des jeunes intelligences ».

Jacquemoud écrit avec facilité ; son œuvre ne manque pas de mouvement. En voici un exemple décrivant un combat où la *mélée*, avec une majuscule est à l'œuvre :

« Et déjà la Mélée en sa sanglante orbite
Commence à tourner. Sur le sol qui palpite,
Elle est à l'œuvre et va broyer, comme un fouleur,
Des peuples de tous bords et de toute couleur.
Des hommes arrivés du Couchant, de l'Aurore,
Du Liban, du Cenis, du Léman, du Bosphore ;
Elle est dans son domaine ; elle tempête, elle a
Sous ses pieds à pétrir les combattants d'Allah ».

Louis Terreaux remarque des excès un peu artificiels, mais il ajoute que Jacquemoud a le sens de la narration et utilise des termes spécialisés pour donner de la couleur locale à ses récits ; en voici un exemple :

Au chant 8^e du chapitre XI, l'auteur décrit le travail *de l'épée* :

« Au signal de son maître, ouvrière sans trêve,
Elle en a bien couchés, pantelants sur la grève,
De superbes émirs, de magnifiques beys,
Puis des scheiks du désert ! ... Douleur ! ces chevaux bais
Que l'oiseau n'aurait pu du vol suivre à la trace,
Et dont l'aga savait par coeur la noble race :

...

L'atagan ciselé, formidable parure,
Et le joli kandjar au fer damasquiné »

Louis Terreaux remarque, comme vous, que l'auteur fait défiler des termes qu'on ne maîtrise qu'avec un dictionnaire.

Jacquemoud , devenu homme politique demeura fidèle à son amour du peuple qu'il avait confondu avec l'amour du roi :

« Le roi est un père. Il est le père du peuple :

Peuples, l'ange de Dieu, c'est le roi populaire !...

Jamais le fier château, dont l'ombre au loin domine,

A ses yeux n'a caché le mur de la chaumine » (IX,p.241)

Il revient avec insistance sur **les malheurs du peuple**. « On ne peut contester la vérité de son témoignage qui rejoint celui des Misérables » dit Louis Terreaux:

« Frappé dès son berceau par une loi commune,

Partout, le peuple a son lot d'infortune.

Comme il l'a dès ces temps parcourus jusqu'ici.

Et Dieu seul sait pourquoi son sort est ainsi !

Oui toujours, la sueur à la tempe et l'ulcère

Au flanc, il parcourra son cercle de misère ...

...

Sait-on bien quel penser pleure au fond de ses yeux

Ou se creuse en sillons sur son front soucieux? » (IX,6)

La valeur littéraire des images est peut-être contestable pourtant

« Les deux derniers vers sont déjà du Hugo des Contemplations » dit Louis Terreaux.

Enfin, pour conclure Louis Terreaux remarque qu'on retrouve dans cette œuvre un des éléments les plus significatifs de la poésie contemporaine quand elle célèbre la Savoie, c'est la crainte des étrangers ; Jacquemoud se souvenait sans doute des combats en Tarentaise en 1792 et 1815 :

« Oh ! si les Etrangers retournaient à nos portes,

Couvrant nos champs aimés du flot de leurs cohortes,

Effaçant notre nom, nous apportant leurs fers

Et ces maux que déjà la patrie a soufferts,

Et, pour déguiser mieux leur joug de tyrannie,

Nous offrant à vider- pitoyable ironie !

Au banquet fraternel, comme toujours ils font,

Leur coupe aux bords dorés, dont nous savons le fond ... »

En dépit des maladresses qui tiennent aux exigences métriques, on ne peut pas dire que ces vers manquent de force et de conviction. (*L. Terreaux*)

Jacquemoud affirmait dans la préface avoir consulté les documents authentiques pour faire revivre les hautes images de l'histoire de la Savoie.

Comment se fait-il qu'on ait oublié ces deux poètes ?

Voici comment *La nouvelle histoire de la Savoie* dirigée par Paul Guichonnet en 1996, présente la création littéraire sous la Restauration : « Les savants et les écrivains d'origine savoyarde, mais vivant hors de la province, furent certainement plus remarquables que ceux qui demeurèrent établis dans leur pays natal. Le strict contrôle de l'opinion n'était pas favorable à la manifestation des talents. On publia quelques bluettes anodines, ou des hymnes à la Maison de Savoie, d'une versification néo-classique aussi laborieuse que dithyrambique » (p.271). Nous avons, il est vrai, quelques difficultés à lire ces poèmes ! La création poétique de la Restauration est loin d'être inexistante et pourtant on a parlé d'un désert littéraire. Pourtant, « ils ne méritent pas du tout l'ombre ou le discrédit où ils ont été tenus », dit Louis Terraux (p.23) qui explique qu'un bon nombre de poèmes sont inspirés par le patriotisme savoyard et qu'une fois l'Annexion réalisée, les œuvres perdaient leur sens ; peut-être faut-il, aussi, chercher l'explication de ce désintérêt dans le style qui depuis le XVIIe siècle recherche une certaine noblesse dans l'expression, au préjudice de la spontanéité.

Le troisième poète tarin remarqué par Mr Terraux est **Antoine Ougier** dont il n'a pu lire que « **Feuilles mortes** », œuvre publiée en 1846. Ces poèmes illustrent plusieurs fois les thèmes étudiés pour analyser la poésie savoyarde au XIXe siècle.

La lyrique amoureuse qui tient une grande place dans la poésie romantique est plutôt délaissée par les savoyards ; pourtant Louis Terraux remarque qu'Antoine Ougier chante l' « **amour conjugal**, dans une atmosphère de piété » : (p.671)

« Prions, jeunes époux qu'un doux lien enchaîne,
Pour qu'à notre avenir Dieu garde d'heureux jours !
Prions pour que jamais les regrets ni la haine
Ne mêlent leurs poisons au miel de nos amours. »

Ougier écrivait en 1837 dans « **Une page de rêves** » p.11

« C'est sur le frais tapis des fleurs de la patrie,
Que notre âme rêva cette vierge chérie,
Qui, jeune ange tombé du céleste séjour,
Fit jaillir dans nos cœurs tous les feux de l'amour ;
Et depuis, tendre épouse à nos pas enchaînée,
Nous aide à supporter le poids de la journée,
Couronne nos beaux jours des roses du bonheur,
Sur notre front blanchi sème encore une fleur,
Partage nos plaisirs, s'associe à nos peines,
Dans les temps de malheur sait alléger nos chaînes,
Et lorsque de nos jours s'éclipse le flambeau,
Trouve encor dans ses yeux des pleurs pour le tombeau. »

Ougier évoque aussi **l'enfant au berceau** :

« Paisible couche où l'innocence
Doucement berce ses beaux jours ;
Blancs rideaux que le vent balance
Comme un voile que frôle un baiser des amours ! »

Louis Terreaux a choisi cet extrait pour illustrer **la thématique** de la famille ;
pourtant il signale la maladresse des périphrases le miel de nos amours et le
baiser des amours.

Ougier rend hommage à **la femme**, une strophe lui suffit :

« Quand, d'un souffle béni de sa divine essence,
L'éternel à la femme eut donné l'existence
Et fait battre son cœur,
De son œuvre d'amour contemplant le sourire,
Des saintes voluptés il lui légua l'empire ...
Et créa le bonheur. »

Nous retrouvons Ougier quand il est question de **l'amour du pays natal** ;
l'originalité de notre tarin est qu'il est optimiste (en 1846) ; la fierté chez lui, se
mêle à l'espoir :

« Etrangers, vains rieurs !... Cette pauvre Savoie,
Toute couverte encore des larves de son deuil,
Au ciel saura demain se frayer une voie,
Et dans son vol puissant, abaisser votre orgueil

Car nous ne sommes pas des ilotes stupides.
De la pensée en nous le germe n'est pas mort !
Pitié !... plutôt sur vous, dont les instincts cupides
Mesurent la vertu dans le boisseau de l'or... »

Remarquons ici (avec L. Terreaux) que J.P. Veyrat protestait à la même époque
contre le matérialisme de la société française corrompue par l'argent.

Pourquoi écrit-on des poèmes en Tarentaise au XIXe siècle

La poésie est enseignée au collège ; Jacquemoud l'explique : « avant d'être,
dans nos études, grecs, romains, français, voire même anglais byroniens ... il ne
nous siérait pas mal, à nous d'être un peu savoisien. »

Les futurs membres de l'Académie de la Val d'Isère possédaient des ouvrages
enseignant l'art d'écrire et les œuvres des poètes depuis l'antiquité. Nous en
avons de nombreux exemples : Principes de la versification française à l'usage
des Collèges, publié à Lyon en 1802 (An 13) ; on connaissait à Moûtiers les
œuvres de Chateaubriand : les Mémoires d'Outre Tombe en 6 volumes, les
Oeuvres complète de Lord Byron en 13 volumes, etc, sans oublier les œuvres de
l'antiquité comme l'Enéide traduite en vers français et publiée à Paris en 1821.

Analysons **l'entrée en poésie** des 3 poètes tarins présentés dans notre *Histoire de la littérature savoyarde*.

En 1834, J.B Trésal obtient le 1^{er} prix au concours de poésie organisé par l'Académie de Savoie ; le thème était : le Diguement de l'Isère.

En 1836, J.B. Trésal et A. Ougier obtiennent le prix pour l'Amour de la Savoie. Des extraits de l'œuvre d'Ougier sont donnés dans *Une page de rêves* publiée en 1837 sans nom d'auteur.

En 1838, le thème était Amédée VI : Jacquemoud a obtenu le 1^{er} prix pour le Comte Vert et J.B. Trésal le 2^e prix.

En 1840, le thème imposé était : le progrès de l'industrie en Savoie ; le prix est revenu à Antoine Jacquemoud pour son Essai d'harmonies lyriques sur le progrès de l'industrie savoisiennne. (prix à partager avec J.P.Veyrat)

Mr Terreaux constate que l'œuvre littéraire de Trésal et Jacquemoud montre l'attention qu'ils ont portée au progrès industriel et social ; c'est vrai, mais **l'action de l'Académie de Savoie** a sans doute encouragé leur vocation poétique.

Les ouvrages publiés sont ceux qui ont été proposés aux concours. :

Antoine Ougier écrit dans *Une page de rêves* :

Savoie ! ô mon pays ! Voilà mes premiers chants ;

Des feux de ton amour anime mes accents !

Qui sont ces poètes de la 1ere moitié du XIXe siècle.

J.B. Trésal est né à Hauteville-Gondon en 1790 ; il est mort à Bourg-Saint-Maurice en 1873. Il a servi comme chirurgien aide-major dans l'armée de Napoléon et particulièrement en Espagne. Après Waterloo, il s'installe à Bourg-Saint-Maurice comme médecin. Il se retrouve syndic de Bourg-Saint-Maurice de 1829 à 1849. Il est chargé des soins gratuits aux indigents, sans oublier qu'il fut médecin-vaccinateur et membre de la commission d'étude sur le crétinisme. C'est au cours de ses cheminements à travers la campagne pour visiter ses malades que son inspiration se fait plus facile ; il explique pourquoi il écrit : « les instances de mes amis, les encouragements de quelques littérateurs distingués m'ont décidé à publier ce délassement poétique ; car les Muses charment quelquefois la solitude de mes courses médicales au milieu de nos vallées silencieuses » (*L'Amédéide*). Il a composé 3 œuvres remarquables (selon le dr Ducrest d'Albertville, Œuvres du Dr Alex. Trésal): Le diguement de l'Isère, l'Amédéide et les Géorgiques et les Eglogues de Virgile, traduites en vers français. Imaginez le docteur en train de traduire les poèmes de Virgile au cours de ses déplacements en montagne ! je n'ai pas trouvé d'autre trace de cet ouvrage. L'homme de l'épopée impériale avait conservé la raideur du soldat (selon le dr Ducret) : « sa nature didactique se traduisait dans les traits droits et réguliers de sa figure martiale, dans ses favoris rectilignes, comme tirés au

cordeau, dans ses mœurs et ses coutumes ponctuelles, dans sa parole sèche et brusque, dans sa pipe fumée avec méthode ». Le jury de l'académie de Savoie en 1836 avait gratifié la correction de son poème et jugé qu'il embrassait mieux le sujet que ne l'avait fait Antoine Ougier.

Jacquemoud est médecin et homme politique ; il est né à Moûtiers en 1806 et mort à Moûtiers en 1887. Il fut poète dans sa jeunesse ; plus tard il fit publier ses discours de député puis son étude sur le choléra des Alpes.

La poésie étant alors un moyen d'expression très en vogue, Jacquemoud constate : « j'ai fait comme tout le monde » ; quand il présente son 1^{er} ouvrage, il précise qu'il est conscient de son manque de talent et de génie ; le jury a pourtant remarqué « de l'élévation, de la pureté, du mouvement et tout ce qui caractérise la poésie » ; il fut donc apprécié à son époque et présenté aujourd'hui dans l'Histoire de la littérature où Louis Terreaux explique qu'il « eût aimé que son style fût plus souple, plus élaboré, aussi accommodé aux exigences métriques que l'auteur le fut aux nécessités de la politique » ; trois extraits ont été présentés dans la Savoie poétique de Jules Philippe en 1849.

Je reviens sur **l'homme politique** avec cet extrait :

« Puissants, pour qui la terre est un tapis de rose,
Ne foulez pas celui dont la sueur l'arrose !

...

Princes, faites du bien au peuple ! ». (*chant neuvième*)

Si Jacquemoud était un démocrate, **il craignait la révolution** qui agit sans prendre le temps ; c'est visible en lisant l'évocation d'un évènement médiéval, quand la foule a chassé l'évêque de Sion :

«Au mensonge infernal, de bouche en bouche accru,
La plèbe avait prêté l'oreille ; elle avait cru,

...

Aux propositions d'attentat inouï
Contre le saint vieillard, la foule disait : « Oui ! »
Comme elle dit toujours. Multitude légère,
Oreille large-ouverte au mal que lui suggère
L'astuce des faiseurs de désastres civils,
Ces abjects courtisans de la foule, plus vils
Que les flatteurs des rois ! » (*Le comte Vert, p. 76*)

Lisons aussi, p. 332 :

« La licence voudrait chasser la Liberté,
Noble fille du Christ et de la Royauté,
Cachant sous un manteau de bure plébéienne
Son pavé régicide et sa griffe d'hyène,
Quand bout dans sa poitrine une lave de fiel,
Sa lèvre a répandu ces paroles de miel :
« Du trône et de l'autel effaçons la chimère ;
Peuples, venez à moi ! Je serai votre mère ! »

Antoine Ougier (Marie-Antoine) publie en 1837 « Une page de rêves » à Genève, sans indiquer de nom d'auteur. Il est né en 1811, vraisemblablement à Moûtiers, son père était « ingénieur » et sa mère, Marie Françoise Roche. Son oncle Antoine Ougier, né à Macôt (décédé en 1830) était notaire et secrétaire de commune. (A. Ougier vit à Moûtiers quand il obtient son prix en 1836)

« Que j'aie agi bien ou mal en livrant à l'impression quelques-uns de mes rêves, c'est sur quoi je n'ergoterai pas... J'ai trouvé mon plaisir à le faire, je ne suis pas dans l'habitude d'analyser les résultats de mes jouissances ... il y a encore du plaisir à se bercer de rêves ».

Ougier n'a pas de prétention ; son œuvre n'égale pas les « feuilles pleines de vie et de fraîcheur échappées à la plume de quelques jeunes hommes » ses compatriotes.

Quand il écrit *l'Amour du savoyard pour son pays*, il a 25 ans ! Le jury de l'Académie de Savoie lui donne le prix en comparant son œuvre à celle de Trésal : on y trouve plus de poésie, plus d'âme ; le sujet est davantage élevé ; cependant on note quelques faiblesses comme un peu de lenteur à venir à la pensée principale et quelques fautes de versification. Ces faiblesses sont compensées par des vers doux comme les moeurs qu'il dépeint ; la grâce et la facilité de son style ne sont pas un obstacle à l'élévation de la pensée, ni au mouvement.

Quand Ougier publie les *Feuilles mortes*, il a 35 ans ; et je ne sais rien d'autre de sa vie pour le moment. Ses poèmes nous parlent certainement de l'homme, Antoine Ougier.

Dans *Feuilles mortes*, il avoue que « la muse n'est pas une enchantresse tellement impérieuse qu'elle domine toutes les heures de sa journée, il ne lui consacre que les moments dont il ne sait que faire » ; et en 1836, il écrivait p.5 :

« Si j'abandonne aux coups de la vague profonde,
Ma voile que les vents remplissent de terreur ;
Si je jette, en passant, aux tempêtes du monde,
Ces vers, échos brisés des soupirs de mon cœur.

L'appât brûlant de l'or n'a pas séduit mon âme ;
La fortune est bien peu pour mon cœur de vingt ans.
L'éclat d'un nom qui brille et que l'oubli réclame,
Jamais n'a fait germer mes larmes ni mes chants.

Quelques rêves d'amour suffisent à ma vie,
Où le passé n'a pas creusé de noirs sillons ;
L'avenir est si peu !... de ses biens je n'envie
Que des jours ignorés, bien loin des aquilons

Et p.81, je lis :

« Pourquoi toujours chercher, dans les champs du silence,
Des souvenirs broyés sous le pas des autans ?
Pour charmer son exil et calmer sa souffrance,
L'homme n'a-t-il donc pas ses rêves de l'enfance,
Un amour dans son cœur, pour dorer ses vieux ans ?

Pour éjouir un peu son âme désolée,
D'un Dieu n'a-t-il donc plus le nom consolateur ? ».

Antoine Ougier lisait les poètes contemporains, comme J. Replat et aussi J.P. Veyrat :

A Mr J.P.V. (Les feuilles mortes)

« Dans la retraite obscure où s'en va ma jeunesse,
Des vers me sont venus, imprégnés de tristesse,
Vin amer épanché de la coupe d'exil
Et quand j'eus lu ces chants où ta muse se pleure,
Joyeux je me suis dit : toute chose à son heure

...

Nous attendons tes chants, ô cygne harmonieux » (avec une référence au Faust de Goethe)

Le dernier poème d' « une page de rêves » vous demande : Êtes vous content de votre journée ?

« Quand, au penchant de la prairie,
Un ange m'invite à ses jeux ;

...

Quand sa main, dans ma main tremblante,
M'énivre et fait bondir mon cœur ;
Mon âme est une lampe ardente ;
Je suis heureux ...! J'ai du bonheur !... »

Ougier a 25 ans quand il écrit cela. 10 ans plus tard, dans *Les feuilles mortes* :

« Demain viendra l'hiver ; demain les feuilles mortes

...

Demain, ... au bout de tout, vous trouverez la mort ! (p.85)

Mais auparavant :

« Insensé, dont les jours sont en fleurs, et qui pleure ;
Et qui n'ose marcher de peur de la couleuvre
Qui dort sur les prés verts !...
De jeunesse et d'amour quand la coupe est remplie,
Il faut la boire, ami ! puis en verser la lie,
Quand viendront les hivers !

A 35 ans, Ougier semble faire un bilan : (p.43)

« Beau poète endormi, qu'as-tu fait de ta lyre ?
Enfant, où sont allés tes pleurs et ton sourire ?
Amant, où ton amour ?

...

N'as-tu plus de douleurs ? n'as-tu plus de colère ?
...as-tu pendu ta pensée et ton livre
Aux crocs de l'abattoir ?

...

Ma lyre sait encor de chastes harmonies ;
Et de ma liberté j'ai gardé le trésor !

De ma mère au tombeau j'ai gardé la croyance ;

De moi tu veux des vers, ami : mais la tempête
Promène dans les cieux ses funèbres lueurs.
Aux chansons du festin pourquoi mêler des pleurs !

...

...quand la coupe est remplie,
Il faut la boire, ami !

Feuilles mortes, c'est le dernier recueil de poésies connues de Ougier.

Les jeunes composent des poèmes ; **à Moûtiers, on apprécie la poésie.**
En 1819, une association réunissant des jeunes gens avait pour but l'amitié, la gaieté, et la bienfaisance. Chaque réunion était immortalisée par un rapport ; ainsi les membres du Caveau-mètre, les « Bons enfants de Moûtiers » espéraient laisser la trace de ces « belles soirées où chacun payait son tribut à la fête de son hôte. C'était des vers, des discours, de jolis couplets ; des tours amusants, une conversation qui nous égayait tous, je peux dire qu'alors nous voulions être heureux » dit le secrétaire de cette curieuse société, Mr Avet qui avait 80 ans quand il a donné ce rapport à l'ADVI.

Voici un poème pour faire comprendre le but de cette association :

« Qu'il est beau, qu'il est doux de se dire à soi-même
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime ;
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens,
Le bon vin nous unit, leurs beaux jours sont les miens... » (signé Richard)
« Tout membre correspondant qui ne pourra assister à une séance sera tenu d'envoyer ou un discours ou des vers de son crû au secrétaire archiviste qui les lira à la dite séance ».

Deux membres, Bérard et Tremey ne savaient pas chanter ; la poésie leur a permis d'apporter un nouveau plaisir à la compagnie « honneur vous soit rendu ... vous qui les premiers avez su tirer parti d'une injustice de la nature qui parmi

les dons dont elle vous a comblés vous a refusé la voix en introduisant parmi nous un nouveau plaisir, celui de la poésie ; vos vers ... ont chatouillé aussi délicieusement nos oreilles que les chants joyeux et sonores de nos plus brillants chanteurs. »

Thèmes

Pour illustrer l'attention portée par nos auteurs au **progrès industriel et social**, lisons un exemple dans « **Essai d'harmonies lyriques sur le progrès de l'industrie savoisienn**e » par Jacquemoud, publié en 1840, à Paris.

Un poème s'intéresse au Pont de la Caille qui venait d'être construit ; il en espère des échanges favorables au développement économique de la Savoie :
« Les peuples marcheront d'un pied ferme et vainqueur

...

En cette ère, où la paix, mère des industries
Rapproche par les nœuds du trafic les patries

...

Dans un vivant contact par ce nœud affermies,
Au cœur de nos vieux monts, ces nations amies
Viendront, pleines d'espoir, rajeunir leurs destins ;

...

Se féconderont par l'échange ». (*Essai d'harmonies-Le pont Charles-Albert*)

Cette œuvre a obtenu le premier prix à partager avec Jean-Pierre Veyrat !
Le jury, malgré une « versification souvent laborieuse » a gratifié le talent et la facilité de ces vers.

Six ans auparavant, J.B. Trésal avait composé « **Le diguement de l'Isère** », poème couronné par la Société royale académique de Savoie, publié en 1834, à Chambéry, quand l'auteur est docteur-médecin, de Bourg-St-Maurice. Je rappelle que la « Société avait cru devoir inviter les muses de la patrie à célébrer cette grande entreprise due aux vues paternelles et à la munificence de deux rois, et à signaler à la reconnaissance publique l'un des monuments les plus remarquables des deux règnes ». Et c'est exactement ce qu'on peut retrouver dans le poème de 13 pages ; en voici quelques extraits :

« Après un long séjour dans un autre hémisphère,
Je vais enfin revoir les rives de l'Isère.
Salut, fille des monts ! qu'ils sont beaux à mes yeux,
Qu'ils sont chers à mon cœur, tes bords délicieux !
Sur ce riant parterre orné par la nature,

Que j'aime à voir couler ton onde calme et pure !...

Mais autant tu me plais au sommet des montagnes,
Autant l'on te redoute à travers ces campagnes.
Sur les bords où jadis, dans un lit tortueux,
Tu roulais à ton gré tes flots impétueux,
Où jointe avec l'Arly tu ravageais la plaine,
Mes parents possédaient un modique domaine.
Heureux, dignes de l'être, ils cultivaient ce clos,
Préserver jusqu'alors de la fureur des flots.

Mais, ô malheur affreux, ô désastreuse nuit !
Dans un instant, vergers, prés, champs, tout fut détruit.
Un horrible ouragan, par une nuit profonde,
Dans un vaste lointain s'élève, le ciel gronde ;
Des nuages épais tourbillonnent dans l'air,
Lancent des flots de pluie, et la foudre et l'éclair.
Les monts sont ébranlés, les coteaux retentissent,
Les furieux autans de toutes parts mugissent ;
Le choc impétueux des âpres aquilons
D'arbres déracinés jonche au loin les vallons, ...*après le décès de son père et de sa mère, le conteur fait fortune au nouveau monde ; et le voici de retour :*

Mais enfin maintenant des destins plus prospères
M'ont permis de revoir le berceau de mes pères ; ...

Mais que vois-je en ces lieux ? quelle métamorphose !
Quoi ! cette plaine immense où s'égarèrent les flots,
Ces rivages fangeux entrecoupés d'ilots,
Ces bords jadis témoins de nos vastes ruines, ...
Se couvrent maintenant de superbes moissons !
Cette terre amoureuse aujourd'hui voit éclore
Les présens de Cérès, de Pomone et de Flore ;
Les pampres verdoyans couronnent les ormeaux,
De nouveaux habitans, de riches métairies,
Et de nombreux troupeaux bondir dans les prairies. ...

L'onde jadis errante est captive en son lit.
Une digue invincible à sa fureur s'oppose.
Patrie, à qui dois-tu cette œuvre grandiose ?
Qui, dans ce monument digne des fiers Romains,
Scella le premier bloc de ses augustes mains ?

J'entends le doux concert de la reconnaissance
Nommer le protecteur de ce travail immense.
Tu vins, CHARLES-FELIX, tu vins combler nos vœux ;
Ton nom sera chéri de nos derniers neveux.

...

Et puis vint CHARLES-ALBERT
« L'auguste rejeton de tant d'illustres Preux
Prend pour devise : « Heureux le Roi d'un peuple heureux ! » ...

Entouré de savans honorés de son choix,
Il va régénérer l'édifice des lois ;
Son regard paternel tourné sur la patrie
Encourage et soutient les arts et l'industrie,
Protège le commerce, enchaîne les forfaits,
Et sur l'agriculture épanche ses bienfaits.
Témoin ce boulevard construit sous ses auspices,
Où viennent se briser les eaux dévastatrices,
Du règne de deux Rois superbe monument,
Que l'étranger contemple avec étonnement.
Cette digue, aux produits exportés de Savoie,
Sur la rive et sur l'onde, ouvre une double voie
Les moyens de transports, plus prompts et moins coûteux,
Offriront au commerce un succès moins douteux.
Les bateaux désormais sillonneront les ondes,
Et longeront au loin des campagnes fécondes ...

.....

Et puis l'on passe à un autre sujet :

Le bonheur et la paix règnent sur ses rivages,
Une main paternelle a borné ses ravages. ...
Mais elle coule enfin chez un peuple inconstant, *(en France !)* ; *il s'agit de l'Isère*
Et va perdre son nom dans le Rhône rapide ...

Qu'entends-je ? quel fracas fait frissonner mon corps ?...
La discorde farouche et la rebellion
Ensanglantent tes murs, infortuné Lyon ! *(révolte des canuts ?)*
Muse, fuyons ces lieux, fuyons ces tristes rives,

Hâtons de revenir sur ces plages tranquilles,
Toujours vierges du sang des discordes civiles,
Où les flots enchaînés n'inspirent plus d'effroi,
Où chaque cœur tressaille au nom sacré du Roi.

De ce peuple fidèle, entends, Roi magnanime,

Entends de toutes parts le concert unanime,
....etc...etc

J.B Trésal n'a pas hésité à parler de **la fidélité des savoyards envers leurs souverains** ; il avait pourtant participé aux campagnes napoléoniennes. Jacquemoud qui a accepté le rattachement de la Savoie à la France, en 1860, a montré tout autant d'enthousiasme envers une royauté bienfaisante pour la Savoie :

« Surtout, comme un fanal, n'a-t-elle pas, -pour faire
Sa marche sans écart dans la nouvelle sphère,-
Son guide souverain, à l'œil plein de clarté,
Dont les pensers sont hauts comme son front suprême,
Brillants comme son diadème,
Et forts comme sa royauté ? » (*Essai d'harmonies lyriques*)

Comme Trésal, précédemment, il semble apprécier la paix savoyarde, quand la France est troublée :

« En paix avec le Dieu qu'adoraient nos ancêtres,
Fidèles à nos mœurs comme à leur sol nos hêtres,
Loin des vents dont parfois d'autres cieux sont troublés,
Nous creusons nos sillons et moissonnons nos blés »
Pourtant, n'oublions pas que c'est Jacquemoud, homme politique, qui a écrit en 1848 :

« Ah ! cette sœur qui nous est chère,
De tous nos cœurs nous l'appelons
Nos coeurs vont où va notre Isère
Et le penchant de nos vallons »

Jacquemoud aime la **France** et l'**Isère** ! 10 ans plus tôt, nous les retrouvons liées dans l'histoire d'Amédée VI ; quand le comte se dirige vers la France on entend sa troupe en mouvement dans la montagne :

« Non, ce n'est pas non plus
Le murmure que fait l'Isère dans son flux », et plus loin :
« Et sur le sol de France, ainsi que fait l'Isère
En dégorgeant du lit montueux qui l'enserme »

Pour en revenir à l'**aspect social**, nous avons vu que ces deux poètes rêvent d'une Savoie ouverte à la circulation ; l'un voit des bateaux sur l'Isère et l'autre des routes franchissant les ravins.

Développer l'économie, c'est éviter l'émigration, retenir les savoyards en Savoie car :

« Elle a vu jusqu'ici le cœur gros d'amertume,
Ses fils de la montagne, à la saison des brumes,
Fuyant, pauvres oiseaux ! leurs soleils trop ingrats,
Chercher, la gourde au flanc, pèlerins d'industrie,

Dans quelque étrangère patrie,
La tâche qu'il faut à leurs bras.

Un jour ils n'iront plus ... » Jacquemoud (*Essai d'harmonies lyriques*)
Jacquemoud sentait venir **les changements du siècle suivant** :

« L'homme subjugué tout, les airs, la terre et l'onde ;

Il conquerra le temps comme l'immensité ;

L'univers ne sera qu'une seule cité ! »

Je vais aussi lire un petit passage de la 4^e harmonie : *l'éclairage au gaz* :

« Vois comme chez nous l'art moderne

Efface par des rayons purs

La lampe huileuse au regard terne

Qui clignotait le long des murs !

Comme le nouveau phénomène

Créé par la puissance humaine

Sur le front de la nuit promène

Le ruissellement de ses jets !

Comme, en un clin d'œil, le fluide,

De sa flamme blanche et limpide,

Met un beau sourire splendide

Sur la figure des objets ! »

Si le **patriotisme savoyard** est la source d'inspiration la plus originale pendant la Restauration, le pays est présent partout dans **sa nature, son histoire, ses populations, leur catholicisme** : c'est ce que constate Louis Terreaux en Savoie.

Nous avons déjà vu le thème de l'Isère. « **Une page de rêves** » me fournira les exemples (*p.14*) :

La nature :

« L'Isère, avec amour, enrichit de son onde,

Délicieux vallons, voluptueux bosquets,

Monts couronnés d'épis, druidiques forêts,

Sommets silencieux, noirs rochers, mers de glaces,

Où les pas de Dieu seul ont imprimé leurs traces ;

Géants de la montagne, ô Mont Blanc colossal,

Du trône de Bérold, éternel piédestal,

Salut !

Ougier salue le Mont Blanc, il n'y va pas ; Dieu seul y a laissé ses traces. La description du paysage manque de naturel. Il réussit mieux sa description du paysage à Salins dans « *La Dame du château de Salins* » :

« Sur ce chemin qui monte et presse la vallée

Où Doron fait mugir son onde échevelée,

Au-dessus de l'abîme où les feux souterrains

Font bouillonner les eaux qui nommèrent *Salins* ;

Voyez ce tertre frais, aux formes arrondies,
Dont le tapis de fleurs, et le gazon naissant,
Font s'asseoir ... et rêver de douces rêveries. »

L'histoire :

Ougier a évoqué Bérold au dessus du Mont Blanc ; à Salins il s'appuie sur les ruines du château pour en venir à **l'histoire locale** et aux traditions comme l'Aumône du pain de mai ; il n'oublie pas non plus **l'émigration et la foi** ;
« Là, fut un château fort, de fer tout menaçant :
Mais, comme amour, la gloire est volage et trompeuse ;
Il domina longtemps, il compta de beaux jours ;
Et son nom, dans l'oubli, s'est perdu pour toujours. »

« Belle histoire de sainte et de puissante dame !...
... Chère Blanche, vois-tu, penchés sur la colline,
Ces enfants, dont la faim contre l'herbe s'incline ?

...

-« Lorsque mai, de ses fleurs tressera la guirlande,
Je veux que, dans Moûtiers, une pieuse offrande
Au pauvre rappelle mes pleurs. »

L'émigration (p.15 : *Amour du savoyard pour son pays*)

« Quand l'essaim, trop pressé dans son étroit séjour,
Demande l'air du ciel et tressaille d'amour ;
Alors, pour ses enfants, la prévoyante mère
Craignant les longs hivers et la pâle misère,
Loin d'elle les envoie ! excitant leur essor,
Du calice des fleurs exploiter le trésor.

...

Partez ...

Soyez, comme au hameau, doux, simples, innocents :.....

...

Et le savoyard revient et décore les églises de son village :
« Si loin des yeux de l'homme, oh ! pourquoi ces richesses ?
Quelle prodigieuse main versa tant de largesses,
Dans le temple rustique aux vieux ais décharnés,

...

Ces trésors sont les dons offerts à la patrie
Par ceux de ses enfants dont l'heureuse industrie
Grandit aux bords lointains ... (*Amour du savoyard, p.22*)

La foi

« Beau pays de mon père ! ô ma terre d'amour !

...

Tu le verras, ce peuple, à l'abri de ses lois,

Pour défendre son Dieu, ses foyers et ses rois,
Se lever plein d'orgueil, et sa bouche haletante
Presser avec amour sa bannière sanglante,
Et jurer à tes pieds, dans un dernier transport,
Avec toi d'être libre, ou libre dans la mort !... » (*Amour du savoyard*, p.24)

Je vois là l'évocation de la Révolution, suivie du retour de la monarchie jugée bienfaisante

« La foi, de l'Eternel rayonnante étincelle,
Fait triompher des flots la barque qui chancelle ;

...

Guidant notre aviron sur l'écueil de la vie,
La foi montre le ciel à notre âme éflourie

...

C'est pour te féconder, Savoie, ô noble terre !
Que leurs pas encore purs, vont fouler la poussière
Des fangeuses cités ; ... » (p.16)

L'émigration éloigne le savoyard de la montagne où il reviendra car :

« Loin, bien loin des cités où rit la folle joie,
Où pleure le malheur, cherchez-vous une voie ;
Gravissez de nos monts la sublime hauteur,
C'est là qu'est la vertu ; là règne le bonheur. » (p.21)

Je vais utiliser pour conclure cette 1^e partie des remarques de Jacquemoud ; elles introduisent son *Essai d'harmonies lyriques* ; il doit constater que l'inspiration ne peut aller bien haut quand elle est ligotée par un programme comme, le progrès de l'industrie savoisiennne. « Le mot intime du cœur, la mystérieuse parole de la nature, le murmure confus et prestigieux des lointaines choses du passé, la grande voix des événements sociaux, voilà les éléments avec lesquels le poète bâtit son œuvre ».

Nous avons trouvé en Tarentaise le goût romantique pour le Moyen Âge, ses ruines et légendes et l'amour de la Savoie et déjà de la montagne.

« Et les Alpes sont là, sombres sœurs des tonnerres,
Avec leur long manteau de neiges centenaires,
Qui, sous le vent du Sud, laisse à leur gré ses plis
Flotter comme une mer d'albâtre en son roulis. » (*le Comte Vert*, p.143)

...

Au ciel va toute cime ; et la montagne n'est
Qu'une aspiration immense qui connaît,
Par un aimant vital dont Dieu l'a pénétrée,
Vers quel pôle divin sa pointe est attirée. » (*le comte Vert*, p.144)

Quand la Savoie devient française, sa littérature est bientôt assimilée à la littérature française. Si précédemment, les poètes savoyards avaient chanté leur patrie, Napoléon III les laisse muets.

Les poètes tarins n'apparaissent plus dans *l'Histoire de la littérature savoyarde* ; leur poésie est en partie « provinciale », conforme à ce qu'une étude lue à la Sorbonne en 1877 (et possédée par les membres de l'ADVI : *La poésie provinciale, étude lue à la Sorbonne, et insérée dans les Annales de l'Académie de Clermont par Gabriel Marc, Clermont-Ferrand, 1877*) constatait en France à l'époque : on trouve des poèmes inspirés par l'histoire, les traditions locales ; des poètes attachés à faire connaître un coin encore inexploré de la France. Cette poésie provinciale ne traite pas « les sujets qui par leur généralité permettent de les classer à côté de nos poètes nationaux ».

Cette étude explique que « la poésie, comme les autres arts, doit, pour mériter son nom, éveiller dans notre âme une impression nouvelle. Il ne suffit pas d'avoir l'amour du beau, d'être animé de sentiments élevés et généreux, de s'imprégner des chefs d'œuvre et posséder la science de la forme ; il faut encore frapper l'esprit des lecteurs par des sujets et des effets nouveaux, se constituer un domaine bien caractérisé ... se créer un originalité ». Trouverons nous cela en Tarentaise ?

Les poètes de la deuxième moitié du XIXe siècle en Tarentaise.

En 1866, on disait à l'assemblée générale de l'ADVI : « Nous avons des écrivains qui peuvent figurer avec honneur à côté des grands écrivains de la France.... bon nombre d'entre nous, surtout parmi les plus jeunes gens, parviendraient à occuper dans l'art décrire un rang fort honorable, s'ils voulaient en s'y exerçant, affronter les premières difficultés, qui ne manquent jamais de se présenter sur le passage de tout débutant ... Combien de talents seraient restés ignorés si quelque occasion ne les avait provoqués à se produire »

Commençons par le **docteur Alexandre Trésal**, fils de Jean-Baptiste. Il est né à Bourg-Saint-Maurice en 1826 et mort (à Moûtiers) en 1873.

Alexandre Trésal est un écrivain original pour son époque, poète à l'occasion. Il a fait ses études au Petit séminaire de Moûtiers puis au collège d'Albertville et enfin à Turin. Reçu docteur en médecine et chirurgie en 1851, il est de retour en Tarentaise, à 25 ans ; pour ne pas faire de concurrence à son père, il s'installe à Moûtiers. D'une taille au-dessus de la moyenne, il était svelte et élancé ; c'est son biographe le dr Ducrest (*Œuvres du docteur Alex. Trésal, ancien inspecteur des eaux de Salins-Moûtiers, précédées d'une notice biographique par le dr. J. Ducrest d'Albertville, Moûtiers, Ducloz, 1883*) qui donne ces informations et bien d'autres ; c'était un homme de cœur et de probité, un penseur, un poète. « il riait en parlant, il mangeait en riant ... au dessert, il nous lisait quelque fragment, vers ou prose, manuscrit ou

imprimé sur feuille volante, choisi parmi ses récentes élucubrations ». Nous avons lu le portrait de son père, personnage tout en raideur ; lui au contraire avait les traits pâles et fins, la démarche saccadée et zigzagante, il était le type du bohème littéraire. Contrairement à son père, il restait insensible à la belle nature « il laissait à son père les délices virgiliennes » ; ne l'imaginons pas en train de rêver au bord d'une roche escarpée ; « il préférait s'accointer avec les gens de l'endroit, vider en leur compagnie quelques jovelots du crû ». « L'hiver il cultivait l'habitant des Allues, de Saint-Martin-de-Belleville, mais l'été venu » il était médecin aux thermes de Salins ; il parlait à peu près toutes les langues de l'Europe et se reposait des contrariétés inhérentes à la pratique d'une petite ville de province par ses délassements littéraires.

Qu'a-t-il écrit ? Les **Périples d'un baigneur en Tarentaise** (1864) l'ont fait connaître.

Le dr. Ducrest fut chargé de dépouiller ses écrits et manuscrits, c'est dans son livre que nous pouvons lire les poèmes de Trésal et je vais emprunter les commentaires de Ducrest.

Les poèmes de Trésal révèlent ses sentiments, « il se fit écrivain par ordonnance, pour s'arracher aux idées noires ».

Encore adolescent (il était alors élève de philosophie), il écrit une ode à son ami Eugène Perrier de la Bathie :

-Sur la prise de voile de Melle Stéphanie Perrier de La Bathie ;

« Mais vous tous qui l'avez aimée
Oh ! sur elle ne pleurez pas !
Mais enviez sa destinée,
Baisez la trace de ses pas.
Elle a craint la fureur de l'onde
Qui bat les rivages du monde ;
Elle a cherché l'ancrage sûr
D'où sans peur on voit la tempête
Qui courbe la plus fière tête
Et qui l'abat comme un fruit mur.

...

Hélas qu'ils sont amers, les sentiers de la vie !
Aux pieds des saints autels on trouve le repos ;

...

« Quand nous aurons usé nos trésors de jeunesse,
Et jeté loin de nous sa couronne de fleurs
Et quand, tristes vieillards que le plaisir délaisse
Nous chercherons en vain les débris de nos cœurs »

Le docteur Ducrest nous apprend que Trésal a connu les joies de la famille et d'amères douleurs. Il a perdu deux enfants ; « quels vers admirables n'a-t-il pas consacrés à ses enfants envolés » dit son ami.

Miserere Mei, à Hortense (avec comme référence : Victor Hugo :Tous deux sont morts, Seigneur, votre droit est terrible)

« Tous deux, hélas ! tous deux ! deux belles têtes blondes !

...

Où sont-ils mes enfants

...

Pour moi tous les matins étaient des jours de fête
Dont je voyais briller le soleil dans leurs yeux. »

...

Et puis

A ma Ninette

« Te voilà revenue, aurore de ma vie,

O toi que j'aime tant !

Ils sont morts tes aînés

...

Car pour toi je veux vivre, et la froide vieillesse

Ne me glacera pas »

Et voici quelques épisodes aperçus dans quelques poèmes :

« Si le malheur de votre vie

Veut que vous soyez amoureux

Arrachez, ami, vos cheveux...

...

Plutôt que de devenir l'époux

De cette demoiselle aimable » (*La mégère, à mon ami, M. le Dr Vouthier*)

Et

« Et tu ne m'aimes pas, car tu n'aimes personne

...

Mes yeux pleins de larmes brûlantes

Se dessèchent sous tes regards » (*A Tenselle. La Gitana*)

Fearwell, A Mme Cr.

« Ils sont morts, les héros de notre sombre guerre

... pauvres mères en larmes

Que demanderez-vous à la Patrie en armes ?

...

Vous avez, insensés, semé dans les tempêtes,

...

Mais il viendra le jour de lugubre vengeance,

Où tu demanderas à ces bourreaux, ô France !

Compte de tes enfants.

Alexandre Trésal est poète quand il a besoin d'enfermer sa pensée dans un moule : « je versifie, parce que le vers est un moule où notre pensée s'enferme et se condense, et d'où elle s'échappe en gerbes de lumières » lui avait expliqué son ami le docteur Ducret.

La création poétique n'est pas aisée ; Trésal raconte ses illusions :

« C'était un soir, -j'allais, comme Victor Hugo en travail de ses Orientales, voir coucher le soleil. Je cherchais ainsi à singer le maître en quelque chose ; mais je m'aperçus bien vite qu'il est plus aisé de regarder le soleil disparaissant sur les hautes montagnes, que de trouver l'idée-mère d'une Orientale » (*K et C, p.49*).

Enfin, Alexandre Trésal n'était pas un homme politique, voici pourquoi :

« Oh ! la gloire, les honneurs ! comme cela vous retourne un homme ! ...

Les premiers jours d'un gouvernement ... tout lui sourit ... Il promet, il promet plus qu'il ne peut tenir : abolition de cet impôt, de cet autre, droit de puiser à la caisse et de n'y rien mettre ... On commence par des réductions sur le budget ; elles font crier comme des aveugles toutes les catégories ... et c'est ici que commence l'Odyssée de mes désenchantements ... est-il bien utile ... que je me mette au pied le boulet sudorifique de l'administration d'une commune ? (*Bluette philologique par Un Ancien Vice-Syndic, p.15*)

L'abbé(Germain) Pont, curé de Saint-Jean-de-Belleville, a publié à Moûtiers, en 1876, un ouvrage intitulé : **Poésies** par G. Pont, chanoine ; en 1881, toujours à Moûtiers, paraissait à peu près les mêmes poèmes sous le titre de : **Quatre odes élégiaques** par l'abbé Pont. L'élégie est un petit poème consacré ordinairement au deuil, à la tristesse. Je n'ai trouvé que ces poèmes et aucun commentaire à leur sujet. L'Abbé Pont a beaucoup écrit, il serait intéressant de regarder de plus près ses ouvrages ; quant à la poésie, voici 4 poèmes :

Mort de ma mère :

« Non, je n'espère plus ! mais pourquoi ces alarmes ?

Vous tous qui pleurez, ah ! retenez vos larmes.

La mort n'est qu'un repos, un céleste sommeil,

Qui transforme nos corps, les prépare au réveil.

J'entendrai comme vous la voix du Dieu suprême,

Je verrai sur mon front poser le diadème ;

De soleils en soleils m'élevant dans les cieux,

J'irai d'un saint transport embrasser mes aïeux.

Appliquez sans retard sur ma lèvre immobile

Le Dieu crucifié, c'est mon dernier asile ;

Que j'embrasse à mon tour ce flanc et ces genoux

Qu'embrassèrent ici mon père et mon époux ! »

Une note manuscrite faite par un lecteur a ajouté un commentaire : lyrisme lamartinien : le Crucifix. Cela permet de comprendre comment l'on devenait poète, en s'inspirant des auteurs célèbres. Le 2^e poème s'intitule Mort de mon père, le 3^e Mort de mon frère, mobile de 1870 (montagne des Vosges), le 4^e est une ode : **l'Homme tombé** :

« Borné dans sa nature, infini dans les vœux
L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux
Elève tes regards, ô roi de l'univers !

.....

Vois-tu du Golgotha l'arbre mystérieux
Dominer l'univers, rayonner dans les cieux ?
Sous ses divins rameaux, cours rafraîchir ton âme »

Voici la poésie d'un prêtre ; il ne s'agit pas de poésie régionale telle que nous l'avons vu définir. Pourtant l'abbé Pont aimait la nature mais elle ne lui inspire pas des poèmes ; il exprime son amour de la nature dans une Promenade philosophique, descriptive de Moûtiers à Salins (Moûtiers, 1879) :

Il se trouve à l'écart de Moûtiers et contemple le paysage :

« Nous voici à l'écart, ... promenant votre vue sur les merveilles du paysage, Villarlurin, l'immense vallée des Belleville, Fontaine, Saint-Laurent, Feissons-sur-Salins, les vastes forêts qui envoient leurs fortes et rapides harmonies ; comme Antée, vous respirez une nouvelle vie au contact du globe maternel ; vous savourez avec une poétique étreinte, le mystérieux nectar du désert. La nature vous fait passer son souffle ; elle vous pénètre de ses émanations, et votre cœur, à la fois bercé, purifié, éivré, se remplit confusément de tous les échos de l'éternel concert. »

Voici donc une description poétique ; l'abbé Pont a pourtant besoin de placer un poème pour expliquer son émotion quand il présente le cimetière de Salins :

« Sous ces frêles gazons, parures du tombeau,
Dorment les villageois, ancêtres du hameau,
Rien ne peut les troubler dans leur couche dernière,
Ni le clairon du coq, annonçant la lumière
... Biens, dignités, crédit, beauté, valeur, empire,
Tout vient dans ce lieu sombre abîmer son orgueil
O gloire ! ton sentier ne conduit qu'au cercueil

On n'a point vu l'épée, ivre de sang humain,
Leur frayer jusqu'au trône un horrible chemin
Et leurs modestes jours, ignorés de l'envie,
Coulèrent sans orage au vallon de la vie »

Les autres œuvres de l'abbé Pont sont nombreuses ; voici quelques titres :
Voyage aux bords des enfers en 1873 : il veut démontrer que tous les peuples

ont cru qu'après la mort, l'âme subissait un jugement irrévocable ; en 1876, il publiait à Moûtiers une sorte de guide touristique : La Tarentaise historique, monumentale, orographique et pittoresque ; il signale qu'en passant à La Gurraz, le pasteur de la paroisse lui communiqua une chanson qui peint fidèlement la topographie de cette localité : en voici 4 vers :

« Des attrait d'ici-bas à qui fait sacrifice,
A qui veut s'exiler, jamais lieu plus propice,
Du fond de la vallée un voyageur surpris
Elevant ses regards, aperçut des logis »

Ferdinand Chenu est né à Tessens le 9 novembre 1855 ; c'est un prêtre ; on le retrouve aux Chapelles, à St Martin-de-Belleville, Aime, au Villaret, à Seez, Conflans.

Membre de l'ADVI ; ses poèmes étaient connus, nous les avons oubliés.

J'ai lu ses **Chants et Poèmes**, dans la 2^e édition publiée en 1910 à Montpellier.

La 1^e édition fut publiée en 1898.

Chenu nous explique pourquoi **il était poète** dans ce poème, composé en guise de préface :

« Sois gentil, et tâche de plaire ;
Supporte les traits des méchants :
L'oiseau se met-il en colère,
Si quelqu'un méprise ses chants ?

Soit intéressant, fais-toi lire,

...

Sois tendre, afin que chacun t'aime,
Et trouve un peu de joie en toi :
Celui qui, toujours et quand même,
T'aimera mieux, c'est encor moi ...

Chenu est **un prêtre** : si la nature est belle, et plus particulièrement en montagne, c'est l'œuvre de Dieu, c'est ce qu'il explique dans le 1^e poème :

Créateur et créatures :

« Oui, mais vous êtes bon : Votre voix souveraine
Féconda le néant du *Fiat* créateur ...
L'homme, Pontife et Roi de ce vaste domaine,
Ne doit, pour vos bontés, que vous aimer, Seigneur ...

Et le 2^e poème est : **Et facta est lux**, et la lumière a été faite, mais c'est à Brides !

Après avoir évoqué la création du monde, voici la lumière électrique à Brides-les-Bains :

« Or, l'univers naissait. Un monstre, le chaos,
Sur les globes errants, sur la terre et les flots,
Déployait ses ailes funèbres ...
... Soudain cet univers lugubre, informe et nu
Se prend à tressaillir sous un souffle inconnu ...
.. Qu'a donc dit la Voix souveraine ?
Rien... Presque rien... ces mots : « Que la lumière soit ! »
Et le monde sur lui tout à coup aperçoit
De grands ruissellements d'aurore ...

... L'homme, à son tour, voudra chercher audacieux,
Ainsi que Prométhée, escalader les cieux,
Afin d'en ravir la lumière ; ...

... Voici tomber la nuit. La nature s'endort.
Et la ville à son front pose une aigrette d'or,
Et les astres, dans l'empyrée,
Sont étonnés que Dieu, tout au commencement,
Ait mis ailleurs qu'au fond de leur bleu firmament
La lumière par Lui créée

Donc, tu viens d'enrichir d'un joyau ton écriin,
Coquette reine du rude pays tarin.
O Brides, mets ton diadème
Tout de flamme et de feu. Tes charmes triomphants
Après Dieu, tu les dois à l'un de tes enfants
Chéris, le plus noble, et qui t'aime. (*Le poème est dédié à M. le comte Greyfié de Bellecombe*)

Mets ta couronne, ô reine. Et quand viendra le soir,
Les monts se hausseront sur leurs pieds pour te voir ;
On entendra sur la colline
L'alouette chanter...

... Les vieux glaciers, jaloux, en tressaillant, diront :
« Qui donc lui met ainsi tant de rayons au front ? »

Ce poème a été écrit le 20 juin 1890 par F.C... et édité à Moûtiers chez Ducloz
Nous allons lire encore quelques extraits pour comprendre cet homme du XIXe siècle.

Le 3^e poème est un **Chant automnal** ; Chenu vivait au milieu des paysans d'où ce Chant :

« La saison des blés est passée

...

Ils passent, jetant, à mains pleines,

Le grain doré qui germera ...
Par eux vont reverdir les plaines,
Et par eux se transformera,
En féconde épouse, la Terre...

Gloire à toi, paysan austère,
Car, tu travailles avec Dieu !

Et, malgré ton ciel monotone,
Tes brouillards et tes pâles jours,
Saison des vendanges, automne,
...Je t'aime, saison des labours ...
Les fraîches terres remuées,
Les fruits mûrs saignant au pressoir,
L'oiseau qui s'en va, les nuées,
Et mon cœur, tout me dit : « Espoir! »

Et puis, le 16 octobre 1893, il écrit **La mort de Marie-Antoinette** (*c'était le 100^e anniversaire*) :

« Je ne sais pas pourquoi je songe à cette Reine,

...

Pauvre Reine, ses maux allaient bientôt finir !

...

Mais elle eut une joie, en montant son Calvaire :
Dans la foule, un enfant de l'âge du Dauphin
Envoya, dit l'histoire, à cette pauvre mère
Un baiser qui l'emplit d'amour jusqu'à la fin.

...

Ton rapide baiser à notre Reine, enfant,
C'est le suprême adieu du vrai peuple de France. »

...

En 1893, la Savoie était française depuis 33 ans !

En 1895, l'Académie de Savoie a couronné un poème mettant en scène une légende de Noël : **Les berceuses de Jésus**

Le 6^e poème : **un champ de mai** (*il fait référence à un lai du XII^e siècle*)

« Les gais oiseaux, de branche en branche
Volent, égrenant leurs chansons.
L'arbre est en fleurs. De sa main blanche
L'Aube caresse les buissons.

...

Les fauvettes, dans les ramures,
Jasent avec les bourgeons verts ;

Scandant en rythmes ses murmures,
La source à l'herbe dit des vers.

Les êtres ne sont point moroses :
La Nature sourit à Dieu ;
Le papillon sourit aux roses,
La rose sourit au ciel bleu.

...

La fécondité de la terre,
La vie éclatant en tout lieu,
Et le flamboiement salutaire
Du soleil : tout épèle :-Dieu ...

Ce Nom, homme, apprends à le lire
Au grand livre de l'Univers ...
Pour moi, poète, j'ai ma lyre,
Et j'acclame Dieu dans mes vers. »

Le 7^e poème, c'est **Godefroy de Bouillon au St Sépulcre**
Pour le 8^e centenaire des croisades le poème est offert au général Borson,
président de l'Académie de Savoie (en 1899)
« Et si la Croix, enfin, triomphait du Croissant,
Certes, ce n'était pas sans qu'un fleuve de sang
N'eût, sur les hauts remparts ...
Coulé, ... »

Dans le 8^e poème, nous retrouvons la Tarentaise au **Coucher de soleil** :
« Nous étions au sommet d'un mamelon boisé,
...le soir ...

Nous regardions au loin le soleil se coucher
Sur les grands glaciers bleus et sur les Alpes roses.

...

C'est l'écrin Tarentaise ouvert là devant nous,
Splendide écrin avec ses gemmes étalées ...

La Vanoise, très belle, en rubans violets ;
Sous les plis retombants de leur manteau d'hermine,
La Casse et le Pourri, vrais rois dans leur palais,
Entourés de vassaux groupés, font fière mine ;
Et les paillettes d'or ruissellent sur leur front ;
Et l'on voit scintiller mille croupes géantes ;
Cependant que les pics semblent danser en rond,
Et disparaître au loin des profondeurs béantes...

La masse du Mont-Blanc flamboie en rouges feux.
Villages, et clochers, et vals sont noyés d'ombres.
L'Isère et les Dorons, tout à l'heure si bleus,
Coulent noirs maintenant au bas des combes sombres.

L'un de nous s'écria :-Spectacle ravissant !-
Et nos regards perdus dans l'horizon immense
Allaient tour à tour, en un rêve grandissant,
Du jour d'été qui meurt à la nuit qui commence.

Nuances de carmin, teintes des arcs-en-ciel,
Doux éclats innommés des fuyants météores :
Telles les clartés d'un monde immatériel,
Faites d'un peu de nuit et de beaucoup d'aurores. »

Chenu décrit le paysage comme un peintre !

Et quand je lis le 9^e poème **La bataille des moisons**, j'imagine encore, un
tableau dans la campagne :

« Le coucou cesse sa chanson :
C'est le temps chaud de la moisson,

...

Bras nus, les paysans travaillent.

...

-Allons ! moissonneurs, en avant !

Par la canicule et le vent,
Le visage hâlé, la taille
Penchée au milieu des épis,
Aux chants des grillons assoupis,
Lancez-vous dans l'âpre bataille.

Tendez vos bras, courbez vos reins ;
A vous les triomphes sereins,
A travers les campagnes blondes !

...

Courage ! Au doux foyer, le soir,
Quand, las, vous viendrez vous asseoir,
Vous trouverez la récompense
En la paix de vos cœurs joyeux.
Et vers le ciel levant les yeux,
Vous bénirez la Providence ...-

...

Rien ne résiste à leurs efforts ;
Ils sont de la race des forts,
Ces rudes enfants de la plèbe,
Leur outil pour arme, à la main,
Ils vont, stoïques, leur chemin,
Les sombres vainqueurs de la glèbe...

Le 10^e poème, c'est **Sur ma mère morte**
« Et je pleure, en songeant qu'à présent elle est morte !

...
Douleur de penser à ce bonheur éphémère,
Et de ne jamais plus l'avoir ! »

Le 13^e poème « **Le baptême des Francs** » démontre comment le baptême de Clovis ouvrit « l'incomparable mission,
Que le Ciel réservait à cette noble race »
C'est-à-dire, aux francs par Charlemagne, Godefroi de Bouillon, St Louis, Jeanne d'Arc, etc. et c'est en 1896 ! Le poème a été couronné par la Société florimontane !

Le 14^e poème « **A Joseph et à Xavier de Maistre** » montre que :
« Deux choses, en ce monde où sombrent toutes choses,
Où l'homme est emporté comme un léger fêtu,
Resplendissent sans fin dans les apothéoses :
Le Génie avec la Vertu... »

« Les temps étaient venus de la grande souffrance :
Le Volcan répandait ses laves sur la France ;
Et le trône et l'Autel,
Qu'avaient brisés les mains d'une horde grossière,
Eclaboussés de sang, gisaient dans la poussière,
Où l'échafaud debout seul semblait immortel... *(nous avons lu des passages évoquant les mêmes images dans notre lère partie)*

...
Une voix retentit comme un coup de tonnerre,

...
Elle disait : -O Peuple écoute :
Ils te font faire fausse route »

Dans **Epître**, Chenu écrit à un ami :
« Mon cher ami, veux-tu que je t'écrive en vers ?

...
Aimer ainsi la Muse, est-ce frivolité ?

...

A la souffrance, aux pleurs, aux chagrins asservie,
Faites de deuils : c'est peu de chose que la vie...

...

Telle qu'elle est, pourtant, cette vie est un don
De Celui qui créa l'aube pour nous sourire ;

...

La Destinée à l'homme, est-ce qu'elle est méchante,

...

Non, le méchant, c'est l'homme ; et l'artisan unique
De son malheur, c'est lui

...

Qu'est-ce à dire ? Tout bas, ami je te confie
Que je suis fou, je crois ... De la philosophie !...

...

Concluons simplement, la raison pour compagne,
Que nous ne sommes point condamnés au bagne,

...

Puisque Dieu nous donna ce bienfait : l'amitié...

En lisant ces extraits, nous ressentons de l'humain : Chenu a besoin de mettre en
vers ses sentiments et le temps ne doit pas faire venir les regrets.

« **Rêver** qu'on redevient petit.. ;

Rêver qu'on a vingt ans...

mais « Et maintenant je vis, solitaire, dans l'ombre,
Est-ce pour regretter que l'homme serait né ?

...

Mon Dieu ...

Faites qu'autour de moi je sème un peu de bien !

Après ce 1^{er} livre, dont nous avons lu des extraits, il y a un 2e livre :

L'**épilogue** termine ainsi :

« J'ai poète, ébauché le geste

Du semeur debout au milieu

Des guérets fumants. Il me reste

De mettre mon espoir en Dieu... »

En voici quelques extraits :

A quoi bon ?

A quoi bon, me disais-je, exprimer ces doux rêves,

Qui bruissent en moi : tels les flots sur les grèves ?

...

Mon Dieu ! combien j'en sais pourtant de belles choses !
J'ai vu verdir les monts, j'ai vu fleurir les roses ;

...

Je me suis tu, laissant, en mon cœur triste et sombre,
Le découragement, cette plante de l'ombre »

Heureusement le poète a vaincu ce découragement.

Le poème suivant est bien triste, c'est **A la mémoire de ma sœur Marie** (morte en 1899) ; suivent des poèmes à thème religieux : Au Sinäi, Sur le Calvaire, Saint-Pierre de Rome, Le Mystère de Noël.

Nous arrivons en 1900 avec :

L'exposition universelle de 1900

Ceci, c'est le Présent, c'est le Progrès, c'est l'Homme
Qui fait de la vapeur une bête de somme,
Et surprend ses secrets
A la nature entière, à l'élément rebelle,
A la foudre qu'à ses machines il attelle
Par des milliers de traits.

Transformant la Matière inerte, en ses usines,
Qui se dressent partout semblables aux cuisines
Sinistres de l'enfer,
En un rouge halo de feu qui l'enveloppe,
Il chante, torse nu, le moderne cyclope,
Le triomphe du fer ...

Oui, chante, homme du siècle, en ton âme orgueilleuse,
Ta force, tes succès, et l'œuvre merveilleuse
Eclore de ta main !
Sait-on ce que l'Esprit, que la fièvre tourmente,
De la Science aidé, son immortelle amante,
Pourra trouver demain ?

Pourtant, on délaisse la Terre ;
Et le vieux paysan austère
Tristement regarde, là-bas,
S'en aller vers la grande Ville
Les gars hâlés, en longue file ..
Peut-être, ils ne reviendront pas ...

Vous êtes des mangeuses d'hommes,
O cités maudites, Sodomes ...

Plus charmeur que votre hymne impur
Est le salut joyeux que jette
A l'aube, aux sillons, l'alouette,
Qui monte, en chantant, dans l'azur ...

Nous allons, pour finir lire 2 extraits, même s'ils dépassent le 19^e siècle :
Alla memoria del rettore Chanoux
(mort au Petit-Saint-Bernard, le 9 février 1909)

Il vécut cinquante ans sur cette âpre montagne,
Avec la solitude austère pour compagne

....

Il était simple et bon, sensible à la misère ;
En chaque passager, il saluait un frère,

...

Amant passionné de la grande nature,
Du glacier, du brin d'herbe il savait la structure,
D'un regard curieux pénétrant leur secret,
Toutes ces choses lui semblaient être animées
Et refléter sans cesse, en leurs formes aimées,
L'éternelle beauté du Dieu qu'il adorait ...

Ces plantes qu'avec soin il avait réunies,
Qu'il cultivait au prix de peines infinies,
Près desquelles plus d'un savant s'extasia,
Ces rares fleurs des monts, délicates et frêles,
Il s'en fit une cour magnifique, et pour elles
Créa cette œuvre enfin qu'est la Chanousia ...

Enfin un joli poème intitulé **Sourires de l'Alpe** dont un extrait de sa première partie appelée **Lancebranlette** : assurément Chenu est monté là-haut, mais je ne sais pas si c'est au 19^e siècle.

« La nuit d'été finit. C'est l'heure de partir.
Les étoiles, là haut, commencent à pâlir ;
Et, vers le Saint Bernard, de seconde en seconde,
Meurent sous les baisers chastes de l'aube blonde.
En route ! compagnons, pour les lointains sommets ...
En route ! ce qu'il faut, c'est grimper désormais ...

...

Tandis que le ciel se colore
Des chaudes teintes de l'aurore ;
Que l'orient devient vermeil ;
Qu'au fond de l'horizon bleuâtre,

On voit, soudain, le front d'albâtre
Du Thuria dans le soleil ;

...

Le chemin suit le bord escarpé d'un canal
Tout petit où gazouille une onde claire et froide,
Dans laquelle il arrive, à certain tournant roide,
Qu'on marche en soulevant des perles sous ses pas ...
Enfin, la haute cime. Or, ne semble-il pas
Qu'on arrive, qu'elle est proche ? Et l'on se rassure,
Mais elle, la coquette, elle fuit à mesure
Qu'on monte, haletant, pour la baiser au front ...
Oh ! cette pente rude, et ce soleil de plomb !...

Royalement drapée en son manteau d'hermine,
Superbe, elle apparaît la grande Alpe pennine ;
Et c'est un éblouissement
De voir se dérouler, devant soi réunies,
Tant de splendeurs, et tant de blancheurs infinies,
Sous l'infini du firmament...

D'abord, tout près, et vous écrasant de sa masse,
Mastodonte de neige, ou mieux géant de glace,
C'est lui, le glorieux Mont-Blanc,

Il est question après des Grandes Jorasses, du Mont Rose, du Cervin, etc

Nous ne lirons pas aujourd'hui les derniers poèmes de cette édition car ils ont été composés au 20^e siècle. Chenu est décédé en 1925.

François Arnollet, avocat à Moûtiers, membre de l'ADVI, membre du Club alpin.

Poète à ses heures.

En 1889, un drame en 5 actes était publié dans les mémoires et documents de l'Académie de la Val d'Isère : **les Keutrons** ; l'auteur explique qu'il s'est efforcé de mettre en scène une tradition liée au défilé du Siaix, que cette gorge a la majesté des endroits qui ont été le théâtre de quelque grand évènement ; elle fait rêver des Thermopyles ; elle devait avoir sa légende.

Cette œuvre est bien de la « poésie provinciale », telle que nous l'avons vu définir. L'auteur a l'amour du pays natal, s'inspire d'un récit légendaire et des travaux des historiens. Et il faut dire qu'à cette époque, à l'ADVI, on parlait beaucoup de nos ancêtres les Ceutrons, Keutrons, ou Centrons ! C'est en 1819 que J.J.Roche avait publié à Moûtiers une notice historique sur les Centrons. J'ai lu par ailleurs :

« Centrons ! relevez-vous. Vieille race de braves,
Vous n'avez pas au cou d'infamantes entraves :
Il est beau d'obéir quand le maître est César !... » et l'auteur, c'est Ougier, 33
ans plus tôt ! (Feuilles mortes, p.110)

Nous allons lire un bref passage : *Acte I, scène V*, un barde peint la Tarentaise de
l'Antiquité :

« Nous avons nos forêts, nos marbres, nos alpages,-
Le sel, don précieux, coulant des pâturages,
Distillé par l'Arbonne à sa roche qui fond,
Et par Darantasia, dans ses gouffres sans fond ...
C'était à nous, nos vins, nos troupeaux et nos orges ;-
On nous payait tribut pour traverser nos gorges,-
Et quant passait un fou, bravant l'antique loi,
Les vieux morts d'Hannibal lui criaient : « Gare à toi ! »...

...

- Le Chauve vint, et vit, ce fut tout ... Son épée, (*le chauve, c'est Jules César*)
Froissée à nos os durs, dans le sang détrempe,
Sur nos rudes granits avait usé son fil,
Et nous restions vainqueurs du vainqueur de Kertil ! » (*Kertil, c'est Vercingétorix*)
Arnollet, pour se documenter a consulté César, Suétone, Pline, Strabon, etc

En 1890, paraissait un ouvrage bien différent, œuvre d'Arnollet, alpiniste ; si
pendant longtemps, on s'est contenté d'admirer la montagne de loin, désormais,
on l'escalade.

Dans **Alpins. Fleurs et faune** (*François Arnollet, F. Ducloz, Moûtiers, 1890*), la
montagne est vaincue !

Première ascension

« Ils sont là trois, gisant, les lèvres enfin closes,
Jetés bas par le mont, qu'ils foulaient à mi-flanc ...

...

Lui, ce pèlerin blond qui vint hier des cités,
Impudent amoureux, braver les Alpes prudes ; _
Eux, ces forts montagnards, Alpains bronzés et rudes,
Guides de leur métier, héros par habitudes,
Vieux chasseurs de chamois et de virginités, _

Morts, _ mais vainqueurs ! ... Ils ont conquis la cime reine, _
Ils ont pu, de là-haut, dans un rêve compris,
...voir, plus haut qu'eux tous, l'immensité sereine ...

...

Un piolet menaçant, pris à leur main crispée,
Se redresse, non loin, dans la pente escarpée,
Fiché là, tout debout, en trophée insolent ... »

Le piolet

« Des fenêtres des cols, ouvertes sur l'espace,
Le jour dans les chalets regardait, curieux ;
Le dieu Soleil, à l'Est semblait bâiller, frileux ...
Et les séracs, tombant blocs sur blocs, lourde masse,
Faisaient tonner au loin leurs obusiers de glace,
Pour fêter le matin venu des glaciers bleus ...

...

Etreignant *Champagny*, dans sa robe d'abîmes, _
L'accroc noir du *Palet*, ouvert d'un coup de coin, _
Deux grands fronts reluisaient, au ciel marquant un point : _
La *Casse* et le *Pourri* qui semblaient, pâles cimes,
Deux amoureux maudits ...

...

Elle n'avait pas vu, la reine, _ confiante
Aux tonnerres d'en haut, aux pièges de son sol, _
Un frêle humain errant dès l'aube en son linceul ...
Il avait parié qu'il vaincrait la géante ; _
Et, bravant du regard la crevasse béante,
C'est ainsi qu'il montait insolemment, tout seul! ...

_ Le vieux *Pourri*, jaloux, couvait des yeux la *Casse*
Qu'il semblait trouver belle, avec son bandeau d'or...
Mais défiant l'Argus, le vertige et la mort,

...

L'alpiniste montait, chantant : «Excelsior !»

...

Puis, comme un moineau frêle au faite aigu d'un toit,
L'homme apparut enfin sur l'arête, tout droit...

Le *Pourri*, stupéfait, voit l'humain qui le toise ; _
Il s'adresse à la *Casse*, et montrant son rival :
« Sens-tu pas sur ton dos ce pygmée à cheval ?
« On t'insulte ! ... Es-tu plus duchesse de *Vanoise* ?...

...

La *Casse* dit un mot ... qui fut un craquement...

Le surplomb se décroche, et le vide le happe ...
Les mâchicoulis bleus s'émiettent en fumant,

...

Et les pics ...
A la reine vengée offraient leur compliment...

Quand ... comme un moucheron sorti d'un flot de crème,
Les monts désappointés, sur le piton violet,
Virent pendre du noir au tronçon d'un piolet ...
_ Sa frêle ancre d'acier mordant la cime à même,
L'homme, en un tour de reins, s'était dressé, tout blême,
Criant aux pics ... « Trop tard ! » ... Il était au sommet !... »
(Juin 1887)

La fin du vieil alpiniste

« Il avait été jeune, et naïf, et superbe, _
...
Les chamois reposaient, sur des névés blottis...
Quand trois éclairs tonnants, d'un vallon noir sortis,

Vinrent tuer sa chèvre avec ses deux petits ...

Sa vengeance fut lente, et terrible, et royale ;
Voici comment il s'y prit... Onze saisons durant,
Alentour des chalets on put le voir errant, _

Les chasseurs le suivaient dans l'Alpe meurtrière, _

Les premiers dans un gouffre avaient pris le devant ; _
Cinq, le bouc les avait livrés à la tempête ; _
Et l'autre était resté pendu dans une crête

_ A neuf, il s'arrêta, n'ayant pas de rancune...
Et dès lors il allait, philosophe profond,

Rien ne l'émouvait plus

Finalement, il sera dévoré par les aigles, ses os « erreront transportés de glacier
en glacier »...
« Et peut-être qu'un jour, engloutis dans les fentes,
...
On verra ressortir leur squelette princier !

Et quand l'homme, achevant l'œuvre des grands voraces,
Aura détruit enfin individus et races,
...
Ce revenant sorti de sa robe de glaces,

Dira seul qu'il était dans l'Alpe d'autrefois
Un peuple libre et fier, qu'on appelait : Chamois !

En 1889 ; le parc de la Vanoise a été créé 74 ans après.

Vous savez peut-être qu'Arnollet, sans noter son nom composait les revues locales qui amusaient les mouéliens ; il composait alors des vers adaptés aux sujets traités, comme les retards du train de 1 h 37 :

« Tout le long, le long du coteau,
J'm'amèn', faisant partout des pauses ;
J'décharge et r'charg' bien des choses
Car je fais halte à chaq' poteau.

La Compagnie n'est pas si riche ;
J'vois pas pourquoi qu'on s'presserait ;
Deux heur'de r'tard, qu'est-c' que ça fiche ?
L'essentiel, c'est qu'on arriv'rait. »

Ces poètes tarins du XIXe siècle nous ont parlé de la Savoie, de la France, de la nature, de l'Isère, des Alpes et aussi de la Tarentaise ; et comme tous les poètes, ils nous ont parlé d'eux-mêmes.